

Brèves littéraires

Brèves

Le Regardien Extraits

José Acquelin

Volume 9, numéro 1, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5982ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Acquelin, J. (1993). Le Regardien : extraits. *Brèves littéraires*, 9(1), 5–7.

JOSÉ ACQUELIN

Le Regardien

(extraits)

1. un cercle blanc

Petit enfant n'a pas besoin de devenir grand pour se sentir dépassé et être heureux — sans le savoir — de l'être. Les grands traient les vaches ou font la cuisine et lui, recroquevillé dans une boîte de jouets ne lui appartenant pas, est fasciné par le bruit du vent dans un grand sapin. Il est déjà prêt à mourir et encore là, c'est sans le savoir. Il n'a pas besoin de comprendre la nécessité d'être là ou pas. Il n'attend pas, il n'espère rien, le grand arbre siffle et se plie. Cet enfant n'a pas d'autres parents. Pas triste, pas inquiet, pas seul : il ne sait pas le sens de ces choses-là, il est hors du sens que les humains en ont. C'est comme un petit animal s'enroulant dans une vieille couette en courtepointe. L'automne, aucune larme dans les yeux, grands ouverts sur ce soir-là, ineffaçable comme la preuve de l'éternité sans les mots. Il n'y a pas de couleur sauf un cercle blanc à droite du sapin, mais c'est un détail qui ne veut rien dire de plus à cet âge-là. Plus tard il dira et redira souvent qu'il n'a rien appris de plus vrai que cet instant et que les mots peuvent guérir des comment de la vie mais jamais du pourquoi.

2. à l'ouest de l'ouest

On ne fait jamais exprès, le ciel n'est pas une *tâche* dans les yeux. Depuis que les oiseaux chantent, chacun sait que le vol est une joie de la conscience. Il n'y a pas d'heure de départ précise pour s'élever, ni de direction absolue : la liberté s'émeut à se découvrir; on apprend cela toujours aux dépens de ceux qui multiplient les peurs et les contraintes.

C'est ainsi qu'un soir on ne s'endort pas. On laisse le corps là et on part vers là où est parti le crépuscule. On peut faire un détour vers le Nord, pour voir si l'homme, qui prend un verre d'eau avant chaque repas, est encore debout et s'il observe le vol silencieux des satellites entre les étoiles. Il est derrière sa fenêtre, il arrose des graines de tournesol germées.

On peut alors repartir vers l'Ouest — car à l'ouest de l'ouest c'est l'Est — à l'envers de la rotation de la terre et une fois la lumière rattrapée, celle d'après le couchant, on peut diminuer la vitesse du vol, pour toujours se maintenir un peu après le soleil. Il se peut même qu'un aigle vous accompagne un temps, ou un bruant, mais le message demeure le même : la perfection de la nature se confond à l'absence de pensée intentionnelle. Aucun mot, un éclair vécu, permanent, qui rouvre la lumière où l'on est à elle-même. Plus besoin de rêves : ils n'étaient alimentés que par nos doutes sur le vol, et la conscience s'est abolie dans la pure présence au temps, à tous les temps qu'il a fallu à l'humain pour voler ainsi, doucement, fluidement, à l'ombre de la courbe terrestre, comme un œil pouvant voir, de toute sa rondeur, le lent mouvement des choses et des soleils. La mort est peu et la peau, une paupière abandonnée calmement, là, en bas, pour que se nourrissent d'autres oiseaux et leur don au plaisir innocent de voler.

L'homme du Nord qui aime l'eau s'est maintenant tourné vers le soleil afin de lui offrir pour racine son propre corps. Le feu est l'œuf de la matière et la lumière l'oiseau qui en éclot. On ne peut inventer ces choses-là sans d'abord avoir été inventé par elles. L'on peut même dire que cet escalier n'est escalier que tant que l'on croit au temps.

3. la sortie

Il fait soleil, un vieux monsieur passe sur le trottoir, un pigeon aussi. On va toujours quelque part et le monde est plein de chapeaux à porter. C'est un jeu parfois tragique, un symbole passager, souvent une métaphore. Pendant qu'on vit, on ne le sait pas, sauf un peu des fois. «Les gens heureux n'ont pas d'histoires», dit-on, parce que la plupart du temps, ils n'en font pas. Très naïvement je continue de m'illusionner peut-être. On ne se bat que parce qu'il nous manque quelque chose, la vie sans doute; rien de plus humain. Il y a des pauvretés injustes, intolérables, insoutenables, déchirantes, dégradantes, inacceptables et parfois il y a une pauvreté pleine, bonne, qui fait qu'on ne demande plus rien : on est prêt à passer et la mort devient une fleur secrète qui n'attend que la fonte de la peau. Ça aussi c'est humain, la liberté par intuition de la sortie de ce monde. Ce n'est pas l'espoir de s'en sortir, c'est une porte grande ouverte, là, devant nous, tout de suite. On est entre deux mondes, il n'y a rien à faire, on ne bouge plus, pour voir si le soleil aussi s'est arrêté. C'est tout comme.

*